

Benoît Marpeau

## Une ascension dans le monde des revues et de l'édition au tournant du siècle : Paul Gaultier

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Benoît Marpeau, « Une ascension dans le monde des revues et de l'édition au tournant du siècle : Paul Gaultier », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* [En ligne], 24 | 2002, mis en ligne le 05 mars 2008, Consulté le 10 février 2012.  
URL : <http://rh19.revues.org/index368.html> ; DOI : 10.4000/rh19.368

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :  
<http://rh19.revues.org/index368.html>

Document généré automatiquement le 10 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

**Benoît Marpeau**

# Une ascension dans le monde des revues et de l'édition au tournant du siècle : Paul Gaultier

Pagination de l'édition papier : p. 33-51

- 1 L'histoire des milieux intellectuels s'est depuis plusieurs décennies dégagée de l'histoire traditionnelle des idées qui étudiait celles-ci pour elles-mêmes, sans se préoccuper des conditions de leur circulation et de leurs incessantes transformations. Le travail des historiens a porté notamment sur les structures du champ intellectuel. Il suffit ici de rappeler les travaux de Christophe Charle sur le monde universitaire et le vaste chantier d'étude de l'édition auquel la parution dès le milieu des années 1980 de l'*Histoire de l'édition française*, dirigée par Henri-Jean Martin et Roger Chartier, a donné une impulsion décisive.
- 2 Pour autant, des dissymétries héritées des orientations traditionnelles de la recherche subsistent dans le paysage historiographique. Les travaux ont été menés surtout autour de deux types d'acteurs de la vie intellectuelle : les créateurs culturels, surtout les écrivains de fiction, et tous ceux intervenant dans les débats politiques. La notion d'acteurs est ici entendue au sens large : les écrivains eux-mêmes, mais aussi leurs éditeurs, les revues où ils publient, les institutions de toutes sortes qui contribuent à les légitimer, les lieux géographiques et sociaux où leurs carrières se jouent. La synthèse récente de Géraldi Leroy et Julie Bertrand-Sabiani, remarquable histoire sociale de discours, porte sur la vie littéraire, c'est-à-dire sur le roman, le théâtre et la poésie à la Belle époque<sup>1</sup>. Le manuel classique de Pascal Ory et Jean-François Sirinelli<sup>2</sup> retient de l'intellectuel une définition essentiellement politique et peut ainsi laisser presque entièrement de côté, comme le notait Étienne Fouilloux, les aspects religieux de la vie intellectuelle<sup>3</sup>. Il ne s'agit pas de déplorer des choix d'auteurs, mais de constater que ces synthèses de qualité n'ont pas d'équivalent dans les domaines qui échappent au littéraire et au politique.
- 3 La carrière du personnage dont nous allons traiter ne se joue pas dans ces domaines. Paul Gaultier (1872-1960) a écrit d'assez nombreux ouvrages et articles, mais sa pensée, d'inspiration philosophique, est peu novatrice. Par contre, il joue un rôle considérable dans le monde des grandes revues et dans celui de l'édition de vulgarisation scientifique à partir de 1900. Suivre un tel itinéraire individuel est classiquement un moyen d'éclairer les structures qui le rendent possible. Plus précisément, il s'agira ici de s'intéresser aux débuts d'une carrière brillante et donc au moment de l'insertion d'un acteur dans un jeu complexe. Cette phase met en lumière les interstices et les espaces vacants qui permettent la réussite des stratégies individuelles. Cette démarche sollicite plus particulièrement certains types de documents, puisque le regard est centré sur une confrontation entre la logique globale d'un milieu et une conduite personnelle. La correspondance est une source privilégiée, non comme révélatrice d'une illusoire vérité cachée, mais parce qu'elle est le lieu par excellence d'une confrontation de points de vue et d'explicitation partielle d'enjeux. Aussi doit-elle être sans cesse située par rapport au flux des publications et aux lieux de sociabilité que constituent leurs supports.

## Atouts de départ

- 4 Au risque de paraître sacrifier à un modèle rostowien déplacé sur le terrain de l'histoire intellectuelle qui amènerait à définir les « conditions préalables » du « décollage » de la carrière de Gaultier, il paraît indispensable de cerner les atouts de départ dont il dispose. Son bagage universitaire n'est pas directement décisif. Il obtient successivement, entre 1890 et 1896, des licences de lettres, sciences et droit. Cette dispersion traduit-elle une incapacité à mener à bien un cursus long ? Il importe plutôt de voir comment il tire parti de cette formation éclectique.
- 5 En 1892, Gaultier écrit en ces termes à Edmond de Goncourt : « Monsieur et cher Maître. Je travaille en ce moment au laboratoire de psychologie de la Sorbonne sur la mémoire visuelle

des artistes. J'ai sur ce sujet publié un questionnaire, que je me permets de vous envoyer. Je connais la faculté que vous avez de vous représenter de mémoire un objet quelconque et aussi combien vous avez sur les artistes des souvenirs intéressants. J'ai donc la témérité de quêter vos observations et vos conseils ». Le jeune étudiant s'adresse, avec une déférence toute naturelle, à une personnalité-clé du monde littéraire. Malgré la faible diffusion de son œuvre, Edmond de Goncourt attire depuis la fin des années 1870 tout un groupe de jeunes écrivains naturalistes et symbolistes. La parution de son *Journal*, auquel la lettre fait allusion, a débuté en 1887. L'important est ici le rattachement de Gaultier au « laboratoire de psychologie de la Sorbonne ». Cette terminologie, la méthode du questionnaire, confirment qu'il s'agit ici de la « psychologie expérimentale » de la fin du XIXe siècle.

- 6 Ceci est à mettre en relation avec la double formation littéraire — la psychologie s'organise alors à partir d'une matrice philosophique — et scientifique de Gaultier. Surtout, la psychologie expérimentale en France est inséparable de l'action de Théodule Ribot (1839-1916). Philosophe de formation, Ribot est chargé de cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne en 1885 et devient trois ans plus tard Professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France<sup>4</sup>. Il a fondé en 1876 la *Revue philosophique*, qu'il dirige jusqu'à sa mort. Il s'agit de la première revue spécialisée de la discipline, sans concurrente jusqu'au lancement de la *Revue de métaphysique et de morale* en 1893. La *Revue philosophique*, outre sa large diffusion auprès des professeurs de l'enseignement secondaire, est un lieu de rencontre d'autant plus important qu'elle publie à la fois des universitaires et des auteurs extérieurs à l'Université. Sa position de monopole donne un poids tout particulier aux comptes rendus d'ouvrages qu'elle publie<sup>5</sup>. Gaultier en tire profit : il écrit en 1904 plusieurs articles dans la *Revue philosophique*. On peut aussi rattacher à l'entourage de Ribot, avec lequel il maintient donc longtemps des contacts, un des premiers livres de Gaultier, *Le sens de l'art, sa nature, son rôle, sa valeur*. Publié en 1907, il reprend les articles de la *Revue philosophique* et est préfacé par le philosophe Émile Boutroux (1845-1921), un des proches collaborateurs de Ribot<sup>6</sup>. Nous verrons que d'autres liens entre Boutroux et Gaultier existent.
- 7 Les titres universitaires de Gaultier concourent aussi à lui faire obtenir un poste de professeur de philosophie au Collège Stanislas. Il s'agit d'un des grands établissements d'enseignement secondaire catholique de la Capitale. Une lettre envoyée par Gaultier à Pierre Imbart de la Tour peu de temps avant la Grande guerre permet d'entrevoir les avantages d'une position plutôt banale selon nos critères actuels. Gaultier demande en effet à Imbart de solliciter la présidence du conseil d'administration de Stanislas : « Vous êtes, en effet, le seul qui puissiez représenter dignement Stanislas, y faire œuvre utile, continuer ses traditions, réparer le gâchis actuel et sauver cette maison du sort que je crains pour elle, de devenir une simple institution diocésaine. En effet, je crains que quelques membres du Conseil d'Administration ne se retournent purement et simplement vers l'Archevêché pour lui demander un président »<sup>7</sup>. Imbart de la Tour est un universitaire catholique, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Bordeaux. On le voit ici impliqué dans les rapports délicats entretenus avec la hiérarchie ecclésiastique par le petit groupe de catholiques auquel Gaultier appartient. Ce dernier lui donne ensuite la liste des membres du conseil d'administration de Stanislas. Sur une douzaine de personnes, on relève quelques grands noms de l'aristocratie catholique et deux membres de l'Académie française : on voit ici l'intérêt de la situation de Gaultier d'un point de vue relationnel<sup>8</sup>.
- 8 C'est dans le même domaine que l'héritage paternel de Gaultier est profitable. Son père a en effet fondé une petite maison d'édition, la Société d'édition artistique. En 1899, Paul Gaultier s'adresse à Arvède Barine, en se présentant comme le directeur des publications de la Société, pour lui demander sa contribution : « C'est ainsi que nous devons publier un volume sur la « Psychologie de l'artiste ». Je crois que vous seule pouvez le traiter comme il doit l'être, avec force, profondeur et agrément. [...] La première édition paraîtrait en français à 3 000 exemplaires, en anglais à 2 000 et en allemand à 2 000 également »<sup>9</sup>.
- 9 On voit ici les ambitions de l'éditeur : le lectorat escompté est d'emblée international, les tirages annoncés ne sont pas négligeables compte tenu des prétentions intellectuelles affichées et des particularités du public du livre d'art. L'appel à Arvède Barine témoigne aussi de cette

ambition. De son vrai nom Louise-Cécile Boufflé (1840-1908), elle était auteur d'une œuvre abondante, faite notamment de biographies littéraires — *Bernardin de Saint-Pierre* en 1891, *Alfred de Musset* en 1893, de nombreuses fois réédité — et d'études historiques : *Bourgeois et gens de peu* en 1894, *Saint-François d'Assise et la légende des trois compagnons* en 1897<sup>10</sup>. En outre, elle collabore activement à quelques unes des grandes revues de la fin du XIXe siècle, en particulier la *Revue politique et littéraire* de 1878 à 1896, la *Nouvelle Revue* entre 1883 et 1890 et la *Revue de Paris* depuis 1895. Gaultier s'adresse ainsi à un écrivain reconnu, bien introduit dans les milieux littéraires et intellectuels<sup>11</sup>. Il insiste du reste, revenant à la charge plusieurs fois pour proposer à Arvède Barine d'écrire pour une nouvelle collection « plus large et de plan moins déterminé sous le titre "les Idées, les faits et les œuvres" ouverte à toute œuvre historique, morale ou littéraire et ouverte seulement aux œuvres de valeur »<sup>12</sup>. La publication n'eut jamais lieu, alors qu'elle semblait prête d'aboutir.

10 Pour autant, les relations avec Arvède Barine ne sont pas sans incidence sur la carrière de Paul Gaultier. La femme de lettres était en effet une familière des réceptions de Gaston Paris, auteur en 1899 de *Poèmes et légendes du Moyen Âge*, ouvrage publié par la Société d'édition artistique dans la collection « Les idées, les faits et les œuvres ». La correspondance montre la sollicitude de Gaultier à l'égard de Paris en 1901 : « Mon cher Maître, Comme je vous l'ai dit je suis tout disposé si la chose vous est le moins du monde agréable à racheter les exemplaires qui restent de votre ouvrage. Soucieux de réparer tous les ennuis dont j'ai été la cause indirecte en même temps que la victime »<sup>13</sup>.

11 L'ouvrage a donc été un échec commercial malgré le renom de son auteur, ce qui n'est pas surprenant. L'édition française est alors en pleine réorganisation et la production des petites maisons d'édition spécialisées dans le livre d'art est durement touchée, la crise étant surmontée par les éditeurs développant les gros tirages à bas prix. Or, l'ouvrage de Paris coûte 6 francs, près du double d'un volume broché classique à 3,50 francs. Mais cet échec économique peut être compensé par un bénéfice relationnel pour Gaultier. Gaston Paris (1839-1903) est d'abord au sommet de la hiérarchie universitaire française. Philologue, chartiste, très influencé par le modèle de l'érudition allemande au milieu du siècle, il succède à son père Paulin Paris au Collège de France en devenant titulaire de la chaire de langue et littérature françaises du Moyen Âge en 1872. Il en est administrateur à partir de 1895. Son œuvre très abondante mêle études scientifiques et manuels d'enseignement supérieur plusieurs fois réédités. Ces éléments expliquent que Madeleine Rebérioux cite Paris parmi les quatre historiens qui, au tournant du siècle sont « au sommet, gérant la méthode, le travail et les hommes »<sup>14</sup>. Paris est en outre un homme en vue des milieux académiques. Membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres dès 1876, il entre à l'Académie française en 1896 et organise chez lui des réceptions régulières où défilent universitaires et personnalités dans l'orbite de l'Institut de France. On s'explique que Gaultier n'ait rien à refuser à ce personnage.

12 On aperçoit ainsi Gaultier tirer profit assez habilement du parcours universitaire et du jeu de relations que son milieu familial autorise. Son père était ingénieur avant de fonder sa maison d'édition. On ne sait rien de sa fortune. Mais le lancement de la Société d'Édition artistique suppose à la fois des capitaux et des appuis.

## L'implantation dans le monde des revues et de l'édition

13 On retrouve l'Institut de France lors d'une étape décisive dans la carrière de Gaultier : son entrée dans le monde des grandes revues. Sa contribution à la *Revue philosophique*, pour intéressante qu'elle ait été en termes de reconnaissance intellectuelle, ne pouvait être pour lui un aboutissement. Il manquait à Gaultier les titres pour s'imposer dans ce milieu : agrégation et doctorat de philosophie. On le voit donc chercher un autre support de valorisation.

14 En 1906, il écrit à Brunetière une longue lettre ainsi motivée : « M. Bertrand, en m'annonçant que vous ne pouviez insérer mon article "la critique d'Art" m'a conseillé de vous soumettre quelques sujets d'études ». Il propose d'abord à son correspondant deux « études esthétiques » sur « La Madone. Évolution du sentiment chrétien d'après la représentation de la Vierge » et sur « Le sentiment de la nature dans les Beaux-Arts ». Il est donc ici dans le prolongement de ses articles de la *Revue philosophique*. Il développe ensuite plus longuement ses projets

d'« études sociales » sur « La Science et la Foi » et sur « La Religion et l'esprit moderne » qu'il juge compatibles. Il termine ainsi : « Pardonnez-moi, mon cher Maître, une pareille audace en faveur du vif désir que j'ai d'être associé à votre pléiade et recevez, je vous prie, l'assurance de ma respectueuse admiration ainsi que de mon entier dévouement »<sup>15</sup>.

15 Cette finale obséquieuse traduit l'importance de l'enjeu pour Gaultier. Brunetière dirige alors la *Revue des deux mondes*, véritable modèle de la grande revue générale, reconnue comme une institution. Elle compte plus de 13 000 abonnés. Sa présentation soignée, son format — 24 numéros de 240 pages par an —, le coût élevé de l'abonnement qui s'élève à 50 francs à Paris, montrent qu'elle s'adresse à la bourgeoisie cultivée. Elle bénéficie de la collaboration de très nombreux académiciens, au point d'être un vivier de recrutement de l'Institut<sup>16</sup>.

16 Brunetière n'accéda pas à la demande de Gaultier. Mais ce dernier peut la même année débiter sa collaboration à la *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, grâce semble-t-il à l'appui de son ami Paul Flat, critique littéraire et chroniqueur dans cette revue<sup>17</sup>. Gaultier publie un des articles qu'il proposait à Brunetière, « Le sentiment de la Nature dans les Beaux-arts »<sup>18</sup> mais surtout des considérations éthiques sur les questions sociales<sup>19</sup>. Sa production est d'emblée assez abondante. Il n'est pas du reste en terrain inconnu puisque Ribot et Boutroux écrivent à l'occasion dans la *Revue bleue*. Paul Flat, accédant à la direction de la revue en septembre 1908, confie à Gaultier une chronique mensuelle, « le mouvement philosophique », inaugurée un an après.

17 Il importe de présenter plus en détail la *Revue politique et littéraire* à la veille du conflit, car la carrière de Gaultier s'y joue. Hebdomadaire, chaque livraison compte 32 pages. Les rubriques sur la vie culturelle y tiennent une place de choix. Il s'agit pour l'essentiel des chroniques de livres et de la chronique théâtrale. Dans ces domaines, l'orientation générale de la revue mêle une certaine curiosité à de la prudence, voire de la réticence, à l'égard des formes nouvelles et des avant-gardes.

18 Jacques Lux, qui assure une grande partie de la chronique littéraire, se livre ainsi à un éreintement en règle de l'ouvrage d'Apollinaire enthousiasmé par la peinture cubiste<sup>20</sup>. Il lui oppose Manet, « l'une des plus pures gloires de notre peinture du siècle passé ». En 1913, on ne saurait qualifier les deux jugements de particulièrement audacieux<sup>21</sup>...

19 L'année suivante l'esthétique des ballets russes est rejetée comme « un art issu du seul principe féminin, passif et réceptif tout à la fois », contraire au génie français qui « s'harmonise en une beauté mâle, simple et solide comme la vie elle-même »<sup>22</sup>. S'exprime ici moins la perméabilité de la *Revue bleue* à la thématique nationaliste montante, puisque l'alliance russe pouvait au contraire orienter le jugement dans un sens favorable, qu'une réserve sérieuse envers les avant-gardes esthétiques. Le directeur, Paul Flat, va dans le même sens en qualifiant le cinéma de « spectacle de digestion »<sup>23</sup>.

20 Les nouveautés théâtrales sont un peu mieux admises par les deux principaux critiques de la revue. Le plus prolixe, Firmin Roz, parle à propos de *L'Otage* de Claudel d'une « œuvre d'une force singulière et d'une saisissante grandeur » et salue « son harmonieuse autant qu'originale beauté ». Il livre alors ses conclusions sur la saison dramatique 1913-1914 : « C'est à deux théâtres d'art que nous devons les deux événements dramatiques de la saison : *La Nuit des rois* au Vieux-Colombier et *L'Otage* à l'Œuvre »<sup>24</sup>. Si Lugné-Poe est déjà bien accepté par la critique, le fait est moins général pour le théâtre de Claudel. Et la reconnaissance instantanée — le Vieux-Colombier est ouvert en 1913 — de Jacques Copeau et de son travail sur Shakespeare est à noter. Par contre, l'autre critique théâtral de la *Revue bleue*, Léo Larguier, est plus réticent à l'égard des innovations dramatiques<sup>25</sup>.

21 Le même Larguier est l'auteur d'une chronique humoristique importante, bimensuelle, intitulée « La vie en bleu ». Il y exerce sa verve à propos des rituels de l'apéritif, du spectacle d'une visite au Panthéon ou de conversations de villageois. Un exemple en montre la teneur. Début 1913, Larguier écrit sur l'entrée dans le dictionnaire de l'Académie de l'adjectif épatant : « Le mot épatant vient d'entrer, tête haute, canne vibrante, et le pouce dans l'entournure de son gilet, à l'Académie française ». Évoquant une « physionomie des mots », il a alors ce couplet : « Épatant, lui, m'apparaît comme un vieux beau. Il date un peu ; il date du Second Empire

où il fut à la mode. [...] Il a applaudi, de ses paumes gantées, les flonflons d'Offenbach que chantait Mlle Hortense Schneider, et il a fredonné, avec les Gandins musqués de son temps, les couplets de Thérèse à l'Alhambra [...]. Épatants, le duc de Morny et Gramont-Caderousse ; [...] épatants, les Champs-Élysées, le soir du Grand Prix, vers 1860 ; épatant, M. de Bismarck en visite à Paris ; épatant, M. Victor Hugo à Sainte-Hélène... pardon, à Guernesey »<sup>26</sup>.

22 Ces citations ne visent pas au pittoresque. La façon dont la *Revue bleue* commente la vie culturelle de son époque, la place qu'elle lui accorde, son goût pour la plaisanterie « spirituelle », l'intérêt pour l'histoire perçue comme source d'anecdotes ou d'allusions érudites, tout cela traduit des aspects profonds du rapport que la revue entretient avec un lectorat et des relations entre ses collaborateurs. Il y a en effet adéquation entre le contenu même de la publication et un type de sociabilité où la conversation des salons, des réceptions et des dîners joue un rôle majeur : « Les grandes revues généralistes [...] participent d'abord d'une culture de salons » peut ainsi noter Christophe Prochasson<sup>27</sup>. Ceci est confirmé par la contribution significative de membres de l'Institut à la revue : pour le premier semestre 1914, on relève une dizaine de noms, au premier rang desquels Barrès, Maurice Croiset et Francis Charmes, parmi les 96 auteurs d'articles cités. Gaultier, qui a déjà une certaine familiarité avec ces milieux, qui plus largement s'est très tôt attaché à développer et diversifier ses relations, est ici en terrain favorable.

23 Il a d'autres cartes en main, une fois titulaire de sa chronique philosophique. En premier lieu, la nature même de celle-ci. La philosophie demeure à l'époque une discipline dominante, qui vient couronner les études secondaires — la « classe de philosophie » — et plus globalement l'édifice du Savoir qu'elle prétend interpréter. Au sein de la *Revue bleue* où, nous l'avons vu, les pages consacrées à la vie parisienne prennent une place considérable, où la légèreté du propos est souvent considérée comme une qualité, le « mouvement philosophique » apparaît plus grave et plus profond, donnant à son rédacteur la place du Sage. L'orientation des articles de Gaultier contribue à cette impression. Abordant souvent des questions sociales, il adopte la posture du moraliste, invoquant le sens du devoir, le nécessaire retour « à une conception plus élevée et à une pratique plus désintéressée de l'existence »<sup>28</sup>.

24 La position de moraliste de Gaultier dans ses articles est celle d'un catholique qui ne craint jamais d'afficher ses convictions. Affirmant la nécessité de réformer l'éducation et de développer l'enseignement de la morale pour faire reculer le suicide, il remarque : « Ce beau programme n'aurait point de consistance sans le concours de la religion »<sup>29</sup>. La dénonciation de l'esprit de jouissance, conforme aux préceptes de la morale catholique, est fréquente sous sa plume : « Nous n'avons plus d'idéal ! La religion affaiblie, la morale chrétienne ébranlée font place à l'appétit du bien-être. Au lieu de procréer des familles nombreuses, comme toutes les religions l'enjoignent à leurs fidèles, on ne songe plus qu'à jouir. Jamais, dans la destruction de toute idée supérieure, la soif de jouissance n'a été portée à un tel paroxysme qu'aujourd'hui »<sup>30</sup>.

25 De tels accents ne doivent pas conduire à voir en Gaultier un partisan du catholicisme intransigeant. Nous l'avons vu opposé à un contrôle direct de la hiérarchie catholique sur le Collège Stanislas. Dans sa lettre à Brunetière, Gaultier écrivait : « Vous reconnaîtrez dans ces deux plans l'esprit des *Annales de philosophie chrétienne* dont je suis collaborateur et où j'ai de nombreuses amitiés »<sup>31</sup>. La précision s'inscrit dans la tentative de séduction de Brunetière : ce dernier vient de publier dans ce mensuel catholique un article sur « Tradition et développement »<sup>32</sup>. Mais l'indication est exacte : Gaultier figure sur la liste des « principaux collaborateurs des *Annales de philosophie chrétienne* » publiée par la revue en 1905 et 1906. Son appartenance à cette équipe rédactionnelle est importante à deux niveaux.

26 Elle confirme d'abord une insertion dans un système relationnel. Le Collège Stanislas est bien représenté au sein des *Annales de philosophie chrétienne*. Outre son directeur et Gaultier, on trouve trois professeurs de cet établissement sur la liste en question. Mais le plus important réside dans les contacts de ce dernier avec les deux hommes qui en 1905 prennent les rênes du mensuel catholique : l'oratorien Lucien Laberthonnière (1860-1932) et le philosophe Maurice Blondel (1861-1949), professeur à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence<sup>33</sup>. Tous deux, comme Gaultier, ont été élèves d'Émile Boutroux. Le poids de ce dernier à la jonction du

monde universitaire et des milieux académiques est conséquent. Professeur à la Sorbonne dès 1885, il est élu à l'Académie des sciences morales et politiques en 1898 avant d'entrer à l'Académie française en 1912. Blondel et Laberthonnière sont eux-mêmes actifs dans le milieu philosophique universitaire : ils sont membres de la Société française de philosophie et le premier collabore à la *Revue de métaphysique et de morale*.

27 L'orientation générale des *Annales de philosophie chrétienne* sert aussi indirectement la carrière de Gaultier dans la *Revue bleue*. Depuis 1900, la première défend résolument une ouverture du catholicisme sur la société moderne, des options démocrates et le ralliement des catholiques français au régime républicain. Cette orientation, qui n'est pas remise en cause par la vague anticléricale, vaudra aux *Annales de philosophie chrétienne* l'accusation infondée de modernisme et les foudres vaticanes<sup>34</sup>. Cette adhésion au Ralliement situe Gaultier à l'unisson des positions politiques de la *Revue bleue* exprimées par Paul Flat. Dans les années 1908-1914, son nouveau directeur oriente la *Revue bleue* vers un centre-droit libéral et républicain ; de là ce double rejet : celui de la droite monarchiste et nationaliste, comme celui de la politique radicale et anticléricale qui suit la victoire du Bloc<sup>35</sup>. Elle suppose aussi des pointes acérées contre le socialisme et tout particulièrement Jaurès<sup>36</sup>. Flat s'affirme partisan du « catholicisme libéral » d'Imbart de la Tour en dénonçant « une inintelligence frappante des leçons de l'Histoire » du « parti catholique » qui refuse le Ralliement et la démocratie<sup>37</sup>. Il accuse le « catholicisme étroit que représente L'Univers » d'inspirer un courant romanesque fait de « niaises élucubrations morales »<sup>38</sup>. Gaultier ne trouverait rien à redire à cela. Cette convergence ne peut que renforcer son entente avec Flat et favoriser sa prise en mains de la *Revue bleue*, sans turbulences, le moment venu.

28 Les articles de Gaultier sont pour l'essentiel des analyses d'ouvrages récemment parus. Il se pose donc en interprète de la philosophie et plus largement des sciences sociales du début du XXe siècle. Il rédige même en 1911 un article de bilan sur la philosophie française depuis les années 1870, intitulé : « La philosophie contemporaine en France »<sup>39</sup>. Un autre article publié trois ans plus tard à propos d'un ouvrage sur Descartes débouche aussi sur une évocation des travaux qu'il juge les plus novateurs<sup>40</sup>. Gaultier prend en compte la littérature sociologique et ethnologique. Il commente avant tout des universitaires comme Durkheim, Boutroux, Ribot, Lévy-Bruhl, Bergson, Henri Poincaré, parmi beaucoup d'autres. L'importance des comptes rendus dans les revues de l'époque et le poids de leurs rédacteurs dans la vie intellectuelle est bien connue. Gaultier bénéficie ici de la taille restreinte de l'équipe rédactionnelle de la *Revue bleue*. Elle ne compte en effet, dans les années précédant la guerre, que cinq autres auteurs intervenant au moins une fois par mois. Outre Léo Larguier, déjà aperçu, on trouve Paul Flat, dont les articles ont une tonalité plus politique, Jacques Lux et Lucien Maury, qui font pour l'essentiel de la critique littéraire, et Firmin Roz, principal chroniqueur théâtral. Gaultier est ainsi seul dans son domaine. Il peut valoriser certains auteurs, s'intégrer dans le jeu de reconnaissances réciproques qui fait pour une part la trame de la vie intellectuelle, et développer ses relations à la fois dans le monde des auteurs, notamment des universitaires, et dans celui des éditeurs.

29 Ceci est à mettre en rapport avec un nouvel élargissement de l'assise sociale de Gaultier dans ces années précédant le conflit. Il s'intègre alors au système relationnel construit par le sociologue et vulgarisateur scientifique Gustave Le Bon. La position de ce dernier dans la vie intellectuelle du début du XXe siècle est intéressante surtout à deux points de vue. Il a organisé depuis les années 1890 un ensemble de réunions régulières au cours desquelles débattent des personnalités éminentes. S'y retrouvent des universitaires — l'historien Charles Diehl, les mathématiciens Émile Picard et Henri Poincaré, le physiologiste Albert Dastre —, des membres de l'Institut de France comme Gabriel Hanotaux ou le Prince Roland Bonaparte qui préside et finance largement la Société de géographie, enfin des responsables de revues et des éditeurs : Théodule Ribot, Maurice Firmin-Didot. En outre, Le Bon a fondé en 1902 et dirige depuis cette date une collection de vulgarisation s'adressant à un public cultivé, la Bibliothèque de philosophie scientifique, publiée par Ernest Flammarion. À la veille de la guerre, Gaultier devient secrétaire de la principale réunion, le Déjeuner du mercredi. Les réunions en question

sont en effet assez strictement organisées. Le Bon en assure la présidence, choisit le sujet des débats, met en place une sorte de tour de parole et tend ainsi à donner à ces regroupements un aspect institutionnel. Gaultier devenu secrétaire joue un rôle important dans la préparation des débats et l'intégration de nouveaux membres.

30 Les avantages qu'il peut tirer de cette place sont conséquents. La *Bibliothèque de philosophie scientifique* s'adresse à un lectorat très semblable à celui des grandes revues. Son succès est incontestable dans les années 1902-1914. Lorsque la guerre éclate, 108 titres ont été édités, chacun imprimé en moyenne à un peu moins de 6 200 exemplaires. Les auteurs prestigieux affluent : Henri Poincaré, Félix Le Dantec, Émile Boutroux, Charles Guignebert, Pierre Janet, Gabriel Hanotiaux, William James, Émile Ollivier, Henri Pirenne, Henri Bergson, Roberto Michels. Or, ce succès de la collection s'appuie en partie sur les réunions organisées par son directeur<sup>41</sup>. Les archives Flammarion, notamment la correspondance, montrent dès cette époque Gaultier jouant un rôle d'assistant de Le Bon à la tête de la collection<sup>42</sup>. Il prend ainsi pied solidement dans l'une des plus grandes maisons d'éditions françaises.

31 Les services rendus sont réciproques. Gaultier, disposant d'une tribune à travers la *Revue bleue*, en fait profiter Le Bon. Dans son article de juillet 1911 qui se voulait un bilan des travaux philosophiques français récents, il salue une renaissance initiée dans les années 1870 par Taine et Ribot<sup>43</sup>. Il cite Le Bon comme un de leurs continuateurs. Il le cite une deuxième fois en le présentant aussi comme un épistémologue important. Une quarantaine d'autres noms sont signalés. Le résultat est de donner de Le Bon l'image d'un penseur comparable à des universitaires aussi reconnus que Pierre Janet, Gabriel Tarde, Henri Poincaré, Charles Renouvier, Gabriel Compayré et bien entendu Durkheim et Bergson. Sa valorisation est indéniable.

32 L'année suivante, Gaultier a de nouveau l'occasion d'intervenir en faveur de Le Bon. Ce dernier publie dans la collection qu'il dirige *La Révolution française et la psychologie des révolutions*. L'ouvrage est doublement provocateur. D'une part, Le Bon souligne l'irrationalité des « foules » révolutionnaires et fait de l'épisode une étape essentielle dans la construction d'une « tyrannie collective » de l'État, remplaçant et aggravant la « tyrannie individuelle » du monarque renversé. Par là, il s'en prend à un des piliers de l'idéologie républicaine pour qui la Révolution, avec ou sans la Terreur, est fondamentalement libératrice. En outre, Le Bon affirmait l'incompétence des historiens professionnels en matière de psychologie collective ce qui suffisait selon lui à invalider leurs interprétations de l'événement révolutionnaire. Sans surprise, les revues universitaires jugent sévèrement un tel ouvrage<sup>44</sup>.

33 Gaultier n'ignore pas la volée de critiques qui s'abat sur un homme auquel il est dès ce moment étroitement lié. Il consacre l'intégralité de sa chronique philosophique du 7 décembre 1912 au livre de Le Bon. Tout en délivrant un plaidoyer pour l'œuvre de ce dernier, Gaultier se garde de négliger les critiques émises. Cette précaution apparaît dans les passages où il loue le plus nettement les thèses de Le Bon : « Le Dr Le Bon a vu juste. Il faut imputer à la croyance les grandeurs et les faiblesses de la Révolution française. Le Dr Le Bon a vu juste parce qu'il est psychologue [...]. Aussi bien, son livre n'est pas une histoire, mais une psychologie de la Révolution française ». En parlant des grandeurs de la Révolution, Gaultier ménage les défenseurs de l'idéologie républicaine, à laquelle il adhère personnellement. Dans la dernière phrase, il sépare deux terrains d'analyse, évitant par là une remise en cause des acquis de la discipline historique. À propos du rôle des « meneurs », souligné par Le Bon, il introduit ensuite des réserves très significatives : « Le Dr Le Bon insiste sur le fait et, à ce propos, il conteste aux historiens, qui font remonter au peuple la Révolution française, qu'il y ait joué un rôle prépondérant. [...] Je ne suis pas tout à fait de son avis. [...] Le maître des foules, dont je suis loin de contester l'influence et la nécessité, ne serait-ce que pour les agréger, me semble en émaner autant que les conduire ».

34 La pertinence des approches en termes sociologiques et politiques de la Révolution, que Le Bon tendait à minorer, est implicitement affirmée dans ces remarques. Et le jugement global que Gaultier porte en fin d'article sur *La Révolution française et la psychologie des révolutions* est somme toute fort habile. Selon lui, le livre « a mis en un vigoureux relief le rôle du sentiment, de la croyance, de la foi et, qui plus est, de la psychologie collective [...].

Il ne faudrait pas, toutefois, s'y tromper. Non plus que l'œuvre de la Révolution ne se résume dans ses mouvements de foule [...] cette foi elle-même n'est qu'un aboutissement de causes multiples et diverses »<sup>45</sup>. Là encore, la possibilité d'une adhésion à l'héritage révolutionnaire est ménagée. Surtout, l'article de Gaultier apparaît très révélateur de sa position dans le champ intellectuel. On le voit en effet constamment soucieux de faire la part du feu. La légitimité du propos de *Le Bon* est défendue, mais son domaine de validité est circonscrit, ce qui permet de réaffirmer la pertinence de discours historiques et sociologiques contestée par celui-ci. Gaultier a en effet besoin de l'appui de *Le Bon* pour s'implanter dans le milieu de l'édition et profiter d'un système de relations riche et diversifié. Mais il a lancé sa carrière grâce à des appuis dans les grandes institutions de légitimation du Savoir, notamment l'Institut de France et l'Université. Il ne peut contester leurs représentants en vue. On retrouve cette habileté à tirer parti de dynamiques hétérogènes dans la poursuite de son parcours.

35 Un jeu sur de multiples registres

36 L'Institut de France est une des grandes institutions autour desquelles la carrière de Gaultier se développe. Nous avons déjà aperçu plusieurs personnalités y appartenant dans son entourage vers 1900. La constance de ses initiatives dans ce milieu est remarquable dans les années qui suivent.

37 Comme tout postulant non encore déclaré à un fauteuil, Gaultier participe à la course aux prix décernés chaque année par les différentes académies. Il reçoit de l'Académie française le prix Charles-Blanc, de 2 500 francs, attribué à « un ouvrage sur l'art », pour *Le rire et la caricature*<sup>46</sup> puis le prix Calmann-Lévy, de 3 000 francs, attribué à « un littérateur » (!), pour *Les maladies sociales*<sup>47</sup>. Surtout, en 1911, la même académie lui décerne le prix Montyon, le plus élevé — 18 500 francs — et qui est réservé à des « ouvrages ayant un caractère élevé et moral », en l'occurrence *La vraie éducation*<sup>48</sup>. La nature de ce dernier prix laisse supposer que Gaultier s'intéresse avant tout à l'Académie des sciences morales et politiques. Ceci est confirmé par les prix reçus de cette institution en 1908 pour *Le sens de l'Art*<sup>49</sup> et en 1912 pour *La pensée contemporaine. Les grands problèmes*<sup>50</sup>. Ce dernier ouvrage reprend largement ses articles de la *Revue politique et littéraire*. On ne peut que souligner du reste à quel point la nature et l'orientation de la rubrique « Le mouvement philosophique » peut convenir aux membres de l'Académie des sciences morales et politiques.

38 En 1909, les relations de Gaultier au sein de cette institution sont suffisamment établies pour lui permettre de jouer un rôle actif dans l'élection de l'historien Pierre Imbart de la Tour, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, catholique libéral comme Gaultier. On voit ce dernier communiquer les résultats de ses démarches à Imbart : « Je suis allé pour vous chez Bergson. Il est très sympathique à votre personne et à votre œuvre dont on lui a dit le plus grand bien. Il vous tient pour un esprit très libéral. Vous aurez sûrement sa voix en cas d'échec de Bourgeois. Mais il est très engagé vis-à-vis de celui-ci qui est son camarade. Toutefois, il m'a dit que si vous étiez présenté en première ligne par la section d'histoire vous passeriez certainement. / Je vais revoir Ribot samedi matin. [...] / J'ai vu G. Picot, Wilschinger, Boutroux »<sup>51</sup>. Dans une autre lettre, il ajoute : « Ne vous inquiétez pas. Je me suis occupé de vous tous les jours. Boutroux acquis (mais il ne faut pas le dire). [...] Impossible de voir Compayré. Toujours en voyage. Mais j'ai fait agir sur lui pour le 2<sup>e</sup> tour s'il y en a un second. Bergson sûr au 2<sup>e</sup> tour. Je vois Ribot en dernière heure, samedi matin. / Surtout absolue discrétion. [...] / Il ne me reste plus qu'à vous dire combien je serai de cœur avec vous en cette chaude journée, que j'espère heureuse »<sup>52</sup>.

39 Gaultier a de toute évidence intérêt à grossir son rôle aux yeux d'Imbart. Mais ce que nous avons vu de son parcours, des milieux où il a su s'implanter, rendent crédibles les interventions qu'il cite. Pour sa carrière, l'important réside dans la reconnaissance d'Imbart une fois élu. On voit aussi ici le poids des universitaires à l'intérieur de l'Académie des sciences morales et politiques.

40 En 1913, Gaultier joue un rôle important, quoique indirect, dans la vaste entreprise éditoriale que constitue l'*Histoire de la nation française*. Il s'agit d'un ouvrage monumental — quinze volumes de 600 à 800 pages chacun — qui veut faire pièce à l'*Histoire de France* de Lavissee.

Gabriel Hanotaux en assure la direction et s'attache la collaboration de nombreux membres de l'Institut. La parution s'étale entre 1920 et 1929, mais dès avant le conflit mondial le travail est organisé. On retrouve Gaultier au niveau de l'attribution des différentes parties de l'ouvrage. Le géographe Jean Brunhes, professeur au Collège de France depuis 1912, lui envoie en avril 1913 un compte rendu détaillé d'une réunion — dans quel cadre ? — entre Hanotaux et quelques-uns de ses collaborateurs : « Lorsqu'il s'est agi de l'Histoire de la Nation française dont M. Imbart de la Tour a dû vous parler, nous avons livré une véritable petite bataille, H. [Hanotaux] ayant d'abord songé à J. (?) Moysset a été particulièrement énergique et efficace, disant de l'un ce qu'il faut penser et disant par ailleurs de son ancien maître Imbart de la Tour les choses les plus précises et les plus fortes. C'est à la suite de cette séance décisive qu'Imbart de la Tour a été invité à faire le 1er volume de l'histoire politique ; et par bonheur pour nous tous (nous y tenions essentiellement) il a accepté. H. en a été très satisfait ».

41 Brunhes est très vraisemblablement en relations avec Gaultier depuis longtemps : tous deux catholiques, ils ont collaboré ensemble aux *Annales de philosophie chrétienne* dans les années 1905-1906. Henri Moysset s'est fait connaître en 1911 par la publication d'un ouvrage alarmiste sur la situation de l'Allemagne : *L'esprit public en Allemagne. Vingt ans après Bismarck*<sup>53</sup>. Il effectue une carrière de diplomate, ce qui peut expliquer ses liens avec Hanotaux. La suite de la lettre permet de cerner les enjeux centraux de l'affaire : « Deuxième acte. Pour l'Histoire de la Nation française, il s'agissait de savoir qui commencerait. H. paraissait tenir à mon volume. J'avais des engagements par ailleurs qui m'empêchaient de promettre ferme. Et de plus, par conviction, je disais et répétais à H. : il vous faut commencer par un volume de propre histoire, le volume d'Imbart de la Tour. Heureusement encore sur ce point, Imbart a promis. Mais H. était un peu furieux contre moi, — amicalement furieux s'entend, mais furieux. Car il tient beaucoup à son histoire maintenant [...]. Or pour cette histoire, Imbart de la Tour détient l'acte décisif, puisque c'est son volume qui doit commencer. H. est un peu son prisonnier. La situation qui résulte de tout cela est exceptionnellement bonne »<sup>54</sup>.

42 Le but de ces combinaisons est de faire d'Hanotaux l'obligé d'Imbart et de l'amener ainsi à soutenir la candidature de ce dernier à l'Académie française. La manœuvre n'aboutit pas. Mais le fait d'avoir été associé à la tentative ne peut que renforcer le crédit de Gaultier auprès d'Imbart. Gaultier eut du reste soin de transmettre la lettre de Brunhes, comme ce dernier l'y autorisait, à l'historien. Pour Imbart, contribuer à l'*Histoire de la nation française* est mieux qu'un lot de consolation : il a accès à un public élargi et l'œuvre a un caractère quasi officiel qui ne peut que servir ses ambitions académiques. En outre, il est chargé de l'histoire politique<sup>55</sup>, domaine le plus considéré dont il n'était pas spécialiste, ses écrits antérieurs portant presque exclusivement sur l'histoire religieuse.

43 Cette implication de Gaultier dans les milieux des grandes institutions intellectuelles est favorisée par la période de la guerre. Âgé de 42 ans, père de famille, Paul Gaultier semble avoir d'abord manifesté son envie de se battre. Il écrit ainsi à Marie Raffalovich le 9 août 1914 : « Je vous remercie de tout cœur de penser à moi dans ces tragiques et heureuses circonstances. J'attends avec impatience mon affectation. Je demande de partir pour la frontière »<sup>56</sup>.

44 Cette exaltation guerrière est de courte durée. Dès octobre 1914, il peut annoncer à Imbart de la Tour : « N'ayant pas été mobilisé, je suis attaché volontaire au Ministère de la Guerre. J'y ai été chargé de plusieurs missions en province. Je travaille beaucoup et de mon mieux. Je suis ainsi au courant de bien des choses intéressantes »<sup>57</sup>. L'important est que Gaultier peut poursuivre ses activités d'écrivain et de chroniqueur, dans un contexte bouleversé par la guerre, à bien des égards dans un sens favorable pour lui.

45 La *Revue politique et littéraire* cesse de paraître entre le début août et la mi-novembre 1914. À cette date, elle reprend avec une périodicité réduite : la revue est semi-hebdomadaire. Elle publie beaucoup plus de textes de discours et de conférences diverses, notamment autour de l'Alliance d'hygiène sociale de Léon Bourgeois, des cours en rapport direct avec l'actualité — cours de droit international, par exemple — et multiplie les pré-publications. Le nombre de collaborateurs occasionnels est donc très réduit. Ceci s'observe aussi pour le noyau stable, limité à trois chroniqueurs en dehors de Gaultier à partir du printemps 1915 : Flat, Péladan,

- qui tient une rubrique artistique et culturelle, et Paul Louis, chargé d'étudier les questions diplomatiques. Gaultier est chargé au sein de cette équipe réduite et renouvelée de « la vie littéraire », « en l'absence de notre distingué confrère Lucien Maury, mobilisé en Alsace »<sup>58</sup>.
- 46 La *Revue bleue* annonce dès son premier numéro après la déclaration de guerre son engagement dans la lutte idéologique : « Les revues reparassent à une heure où nulle inquiétude touchant l'issue finale de la guerre n'est permise, mais où il importe plus que jamais de définir et d'exprimer la pensée nationale et de ne pas permettre qu'une intrigue ennemie la dénature et la présente sous un masque de haine et de fausseté »<sup>59</sup>. Paul Flat s'illustre particulièrement dans cette mobilisation intellectuelle<sup>60</sup>. Gaultier n'est pas en reste et abandonne le point de vue ostensiblement pondéré de sa rubrique philosophique d'avant 1914. Il reprend à son compte les assertions les plus hostiles aux Allemands des livres qu'il commente. Il accorde par exemple une grande importance aux « atrocités » commises par les troupes d'invasion : « À Sempst, les soldats qui marchent sur Anvers s'emparent du couteau du boucher, saisissent un petit domestique, lui coupent les jambes, puis la tête, et le rôtissent dans une maison qui flambe. M. Pierre Nothomb nous affirme qu'on a même vu un soldat allemand marcher à la bataille avec un petit enfant embroché à sa baïonnette ! »<sup>61</sup> Gaultier pourfend dans ses comptes rendus les rares écrits pacifistes, notamment Romain Rolland qui est une des têtes de Turc de la revue, et encense au contraire ouvrages et opuscules sur le vandalisme allemand, les exactions de l'armée impériale, la précocité du danger allemand. Là réside l'intérêt de sa position : il fait un tri dans une littérature nationaliste remarquablement profuse. Il tire de sa chronique le matériel nécessaire à la rédaction de deux ouvrages : *La mentalité allemande et la guerre*<sup>62</sup> et *La barbarie allemande : les faits, les origines, les causes, la théorie*<sup>63</sup>.
- 47 Cet intense engagement idéologique « au nom de la Patrie », pour reprendre le titre d'une mise au point récente sur la mobilisation intellectuelle<sup>64</sup>, les relations de Gaultier dans le monde universitaire et académique, sa place dans une grande revue expliquent qu'on le retrouve à partir de 1916 au sein de l'équipe dirigeante d'une importante association patriotique. En octobre 1916, l'Union française, « association nationale pour l'expansion morale et matérielle de la France » tient sa réunion inaugurale dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Déclarant s'inspirer d'un « principe immuable, celui de la grandeur française », elle se consacre à l'étude des problèmes de toutes natures suscités par le conflit. Ses présidents d'honneur sont Bergson et Lavis, grandes figures de la mobilisation intellectuelle. L'équipe dirigeante mêle des responsables politiques — Joseph Noulens —, des hommes d'affaires comme Georges Hersent et des universitaires tels Imbart de la Tour. Gaultier est lui secrétaire de l'association. Le contenu exact de la fonction n'est pas défini, mais le courrier adressé par Gaultier à Imbart au lendemain du conflit laisse supposer son importance. Gaultier y reconnaît les limites de ses fonctions en des termes qui semblent plutôt montrer leur étendue : « Je suis tout-à-fait d'accord avec vous en ce qui concerne les fonctions de secrétaire général : il n'est qu'un agent d'exécution ; le bureau seul décide. [...] En fait, je ne demande que cela. Si vous ne l'aviez pas demandé, je voulais prier le bureau de se réunir régulièrement, car pour décider il faut se réunir — et se réunir souvent./Qu'on ait décidé de se réunir toutes les semaines pour décider — mais il faut être capable de se décider sans quoi nous ne ferions rien — me fait le plus grand plaisir./Je n'ai pas besoin de vous démontrer que cela correspond à mon souhait. Je ne tiens nullement à prendre des responsabilités !/Ainsi cessera une vie que je ne pouvais plus continuer : recevoir des avis différents, sinon contradictoires, courir de l'un à l'autre et tâcher de tout concilier [...] »<sup>65</sup>.
- 48 Le propos de Gaultier décrit finalement une réalité qui lui est tout-à-fait favorable : le peu de cohérence du groupe dirigeant, le manque d'empressement de ses membres à se réunir et à prendre des décisions, lui laissent une grande liberté de manœuvre. Il semble être de fait à la tête de l'association, ce qu'Imbart devait déplorer dans la lettre à laquelle Gaultier répond ici. Or, l'Union française organise notamment des tournées de conférences<sup>66</sup>. Gaultier dispose là d'une place de choix pour nouer ou renforcer des relations.
- 49 Le troisième effet de la guerre concerne l'entourage de Gustave Le Bon : La guerre est une période faste pour la Bibliothèque de philosophie scientifique, à la direction de laquelle

participe Gaultier. Les archives Flammarion montrent le coup de pouce donné par le conflit à la diffusion des ouvrages qui paraissent dans cette collection<sup>67</sup>. Cette diffusion accrue est liée à une réorientation : la Bibliothèque de philosophie scientifique intègre des titres en rapport direct avec l'actualité de la guerre et qui remportent un grand succès. Gaultier y est impliqué en tant qu'auteur, puisqu'il publie dans la collection en 1919 *Leçons morales de la guerre*, ouvrage préfacé par Louis Barthou. Plus fondamentalement, il bénéficie du surcroît de diffusion d'une collection à la tête de laquelle il est de plus en plus actif, Le Bon atteignant en 1921 l'âge de 80 ans. Et la nature même des ouvrages que la *Bibliothèque de philosophie scientifique* se met à publier — du type *L'Italie et la guerre en 1916, La Russie et l'Europe, La Grande-Bretagne et la guerre en 1917, etc.* —, qui tous intègrent nettement une problématique nationaliste, est en cohérence étroite avec la place de Gaultier à la tête de l'Union française.

50 Ainsi, la période de la guerre est profitable à Gaultier, dans la mesure où elle vient conforter des positions acquises avant 1914 ou accélérer des conquêtes déjà en bonne voie. Le conflit achevé, il bénéficie d'un système de relations en cohérence avec ses types d'interventions dans le champ intellectuel. En effet, son activité d'auteur, dans ses livres et plus encore dans la *Revue bleue*, était avant tout une activité de commentateur de la vie culturelle. Elle était servie par son travail auprès de Le Bon chez Flammarion. Elle était formulée en des termes qui mettaient à distance le politique, excluaient toute polémique explicite — sauf pendant le conflit — et prétendaient à une exigence élevée tout en refusant les dérives hermétiques de la spécialisation. On trouvait là des traits saillants du monde académique que Gaultier avait courtisé très tôt. On peut ainsi le rattacher à la strate supérieure de ces « catégories intermédiaires » du monde intellectuel du tournant du siècle dont Christophe Prochasson définit ainsi le rôle : « La confusion et la complication entraînées par la mise en place d'une culture de masse urbaine à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle renforcèrent la position de catégories intermédiaires chargées d'organiser la vie culturelle en fournissant des repères à ceux qui ne s'y retrouvaient plus »<sup>68</sup>.

51 À partir des années 1920, Gaultier va bénéficier d'une place remarquable dans le monde intellectuel français. Cette position était le fruit du travail patient et habile des années 1890-1918. En décembre 1919, il accède à la direction de la *Revue bleue* et par la même occasion à celle de la *Revue scientifique*, les deux publications étant liées administrativement et financièrement. Désigné par un groupe de cinq personnes institué par le testament du défunt directeur Paul Flat, Gaultier bénéficiait à la fois de ses liens avec le disparu, de sa place centrale dans l'équipe de rédaction et de ses relations au sein de l'Institut de France. Sur ce dernier point, les liens de Gaultier avec Bergson, entrevus à de multiples reprises, sont un atout indéniable. L'élection de Gaultier à l'Académie des sciences morales et politiques en 1929 est favorisée par son travail en direction des universitaires, groupe auquel il n'appartient pas mais qu'il a constamment ménagé et valorisé. Elle doit aussi beaucoup à la forte présence de membres de cette académie au Déjeuner Le Bon dont Gaultier était un acteur-clé. L'héritage de Le Bon est du reste intégralement recueilli en 1931 puisque Gaultier, qui maintient les Déjeuners, devient directeur de la *Bibliothèque de philosophie scientifique*. Il peut relancer cette collection en sollicitant notamment des universitaires étrangers de premier plan : on le voit tirer parti, pour ces contacts internationaux, de sa place de secrétaire de l'Union française. Il faut ajouter que l'intense activité de mobilisation intellectuelle de cette association a facilité le lancement au début des années 1920 d'une collection confiée par l'éditeur Payot à Gaultier. Son intitulé est révélateur : « les grands hommes de France ».

\*\*\*

52 L'exemple de Gaultier peut être utile à la compréhension de la vie intellectuelle du début du XX<sup>e</sup> siècle. À un niveau très général, il confirme l'importance des liens de sociabilité et des institutions qui les orientent et les pérennisent. Sans que cette importance soit exclusive : la vie intellectuelle n'est pas un jeu d'intrigues dissimulé par de fallacieux échanges d'idées vaines. On voit ici Gaultier écrire, affirmer des convictions philosophiques, sociales, politiques et religieuses, et les servir de manières variées. Mais il ne le fait pas de manière abrupte, tient en même temps compte de sa carrière et l'importance historique de son rôle ne vient pas principalement de ses écrits.

- 53 La réussite de Gaultier se joue dans trois types de milieux : l'édition, le monde des revues et l'Institut de France. Il peut précocement avoir ses entrées dans le monde des éditeurs et des auteurs par héritage familial, dès la fin des années 1890. Mais la période décisive se situe entre 1906 et 1913. Gaultier va simultanément gagner de solides appuis à l'Institut, appuis attestés par la série de prix décernés par cette institution dont il fut lauréat, et obtenir une place de choix à la *Revue politique et littéraire*. La période de la guerre viendra sanctionner ces atouts décisifs. Mais il ne s'agit là que de la partie la plus visible, car la plus institutionnelle, de l'ascension d'un intellectuel. Elle eût été beaucoup plus problématique sans l'exploitation habile de relations dans deux champs de natures différentes : le système de réunions régulières organisé autour de Gustave Le Bon dont Gaultier devint l'héritier officieux ; et un monde universitaire qu'il sut constamment ménager et utiliser, à la différence de Le Bon, cette différence tendant à confirmer l'idée d'un renforcement du poids des universitaires dans l'édition et les revues au cours de la période considérée.
- 54 On a donc finalement une multitude de points d'appui, et le vrai talent de Gaultier fut du domaine de la conciliation. Sa réussite confirme l'hétérogénéité des logiques qui sous-tendent le champ intellectuel. On rejoint par un autre biais les remarques formulées par Christophe Charle pour une période plus large : « La logique profonde du modèle universitaire français est assez sensiblement identique à celle qui règle l'histoire du champ intellectuel français dans son ensemble »<sup>69</sup>. Cette identité suppose une perméabilité du champ littéraire au champ universitaire, notamment. Le parcours de Paul Gaultier trouve sa raison d'être dans cette perméabilité.

---

### Notes

1. Géraldi LEROY et Julie BERTRAND-SABIANI, *La vie littéraire à la Belle époque*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, 382 p.
2. Pascal ORY et Jean-François SIRINELLI, *Les intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Librairie Armand Colin, 1986, 263 p. L'ouvrage a connu de multiples rééditions et mises à jour.
3. Etienne FOUILLOUX, *Au cœur du XXe siècle religieux*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1993, 317 p., p. 20.
4. Ancien élève de l'École normale supérieure, Ribot est agrégé de philosophie. Chantal BOLLOTE a rédigé sur lui une intéressante notice dans Denis HUISMANS [dir.], *Dictionnaire des philosophes*, Paris, Presses universitaires de France, 1988.
5. Sur l'importance du lancement de la *Revue philosophique*, voir Jean-Louis FABIANI, *Les philosophes de la République*, Paris, Éditions de Minuit, 1988, 177 p., chapitre 1.
6. Paul GAULTIER, *Le sens de l'art, sa nature, son rôle, sa valeur*, Paris, Éditions Hachette, 1907, 269 p.
7. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Pierre Imbart de la Tour, 25 avril 1914. Bibl. Inst. de France (Bibliothèque de l'Institut de France), Ms 4154 VIII-XXXII.
8. Cette dimension fait l'intérêt des grands lycées parisiens dans la perspective d'une carrière universitaire. Le fait est connu : ils sont à cette époque dans bien des cas préférables à un poste dans une faculté de province pour qui aspire à la Sorbonne.
9. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Arvède Barine, Bibl. nat. (Bibliothèque nationale), Nouvelles acquisitions françaises 18343.
10. Tous les ouvrages d'Arvède Barine sont édités par Hachette.
11. Isabelle ERNOT, « Une historienne au tournant du siècle : Arvède Barine », dans *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 1998, pp. 93-131.
12. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Arvède Barine, 10 octobre 1899, Bibl. nat., Nouvelles acquisitions françaises 18343.
13. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Gaston Paris, 14 novembre 1901, Bibl. nat., Nouvelles acquisitions françaises 24440.
14. « Histoire, historiens et dreyfusisme », dans *Revue historique*, avril-juin 1976, pp. 407-432, citation p. 415. Les trois autres sont Meyer, Monod et bien entendu Lavisse.

15. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Ferdinand Brunetière, 12 août 1906, Bibl. nat., Nouvelles acquisitions françaises 25039. Gaultier cite Marcelin Berthelot comme représentant de la « métaphysique scientifique ».
16. Thomas Loué a consacré sa thèse à la Revue des deux mondes : Thomas LOUÉ, *La Revue des deux mondes de Buloz à Brunetière. De la belle époque de la revue à la revue de la Belle Époque*, thèse d'histoire sous la direction d'Alain Corbin, Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne, 1998 ; une mise au point récente sur le monde des revues figure dans Julie BERTRAND-SABIANI et Géraldi LEROY, *La vie littéraire à la Belle Époque*, ouv. cité, pp. 117-156 ; Antoine COMPAGNON a étudié la carrière et les relations de Brunetière dans *Connaissez-vous Brunetière ? Enquête sur un antidreyfusard et ses amis*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 282 p.
17. Gaultier rappelle les liens qui l'unissaient à Flat lorsqu'il prend en 1920 la direction de la *Revue bleue* après le décès de celui-ci : Paul GAULTIER, « Aux lecteurs », dans *Revue politique et littéraire*, 10 janvier 1920, pp. 1-3.
18. Paul GAULTIER, « Le sentiment de la Nature dans les Beaux-arts », dans *Revue politique et littéraire*, janvier-juin 1909, pp. 635-638 et 664-666.
19. Voir par exemple sa série d'articles sur « La morale et la société », dans *Revue politique et littéraire*, juillet-décembre 1906, pp. 280-283, 318-320, 407-410 et 444-446.
20. Guillaume APOLLINAIRE, *Méditations esthétiques. Les peintres cubistes 1<sup>ère</sup> série*. Pablo Picasso, Georges Braque, Jean Metzinger, Albert Gleizes, Paris, Éditions E. Figuière, 1913, 87 p.
21. Dans *Revue politique et littéraire*, 19 juillet 1913, pp. 95 et 96.
22. Maurice DUPONT, « L'orgie du rythme et de la couleur. Les ballets russes », dans *Revue politique et littéraire*, 11 juillet 1914, pp. 55-56. Le mot est souligné dans le texte.
23. Paul FLAT, « Théâtre et cinéma », dans *Revue politique et littéraire*, 22 novembre 1913, pp. 656-658.
24. Dans *Revue politique et littéraire*, 27 juin 1914, p. 824.
25. Voir par exemple la manière dont il rend compte de *L'Annonce faite à Marie*, dans *Revue politique et littéraire*, 11 janvier 1913, pp. 60-61.
26. Léo LARGUIER, « La vie en bleu. Épatant ! », dans *Revue politique et littéraire*, 4 janvier 1913, pp. 29-30.
27. Christophe PROCHASSON, *Paris 1900. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1999, 348 p., p. 177.
28. Paul GAULTIER, « Les remèdes à la dépopulation », dans *Revue politique et littéraire*, 1<sup>er</sup> mars 1913, p. 286. Voir aussi, dans la même revue, les séries d'articles sur : « L'adolescence criminelle », 24 février et 30 mars 1912, pp. 243-249 et 403-408 ; l'alcoolisme, 29 juin et 27 juillet 1912, pp. 817-822 et 122-126 ; ou le suicide, 5 avril, 3 mai et 7 juin 1913, pp. 442-445, 571-574 et 728-731, problème sur lequel il juge significativement les thèses de Durkheim justes mais partielles, et prétend les compléter par des explications « psychologiques » renvoyant à la responsabilité individuelle.
29. Paul GAULTIER, « Le mouvement philosophique. La guérison du suicide », dans *Revue politique et littéraire*, 7 juin 1913, p. 730.
30. Paul GAULTIER, « Le mouvement philosophique. Les causes de la dépopulation », dans *Revue politique et littéraire*, 1<sup>er</sup> février 1913, p. 158.
31. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Ferdinand Brunetière, 12 août 1906, Bibl. nat., Nouvelles acquisitions françaises 25039.
32. Ferdinand BRUNETIÈRE, « Tradition et développement », dans *Annales de philosophie chrétienne*, mars 1906, pp. 561-581.
33. Voir leurs notices dans François LAPLANCHE [dir.], *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine. Tome 9 : Les sciences religieuses*, Paris, Beauchesne, 1996, dans Yves-Marie HILAIRE et Jean-Marie MAYEUR [dir.], *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, Paris, Éditions Beauchesne, 1985-2001, 10 volumes parus.
34. La publication est mise à l'Index en 1913 et cesse de paraître, Laberthonnière reçoit l'interdiction de rien publier.
35. Le double rejet est très net dans : Paul FLAT, « Quelques idées de M. Charles Maurras », dans *Revue politique et littéraire*, juillet-décembre 1912, p. 750.

36. Paul FLAT, « Figures de ce temps. M. Maurice Barrès », dans *Revue politique et littéraire*, 10 janvier 1914, p. 40.
37. Paul FLAT, « La politique des catholiques », dans *Revue politique et littéraire*, 17 mai 1913, p. 619.
38. Paul FLAT, « Figures de ce temps. M. Octave Mirbeau », dans *Revue politique et littéraire*, 31 mai 1913, p. 685.
39. Paul GAULTIER, « La philosophie contemporaine en France », dans *Revue politique et littéraire*, 29 juillet 1911, pp. 154-157.
40. Paul GAULTIER, « Descartes et la philosophie nouvelle », dans *Revue politique et littéraire*, 7 février 1914, pp. 183-187.
41. Benoît MARPEAU, *Gustave Le Bon. Parcours d'un intellectuel 1841-1931*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 2000, 374 p., pp. 164-170 et le chapitre 5, « le directeur de collection », pp. 177-210.
42. Elles sont conservées à l'Institut-mémoires de l'édition contemporaine (IMEC).
43. Paul GAULTIER, « La philosophie contemporaine en France », art. cité.
44. Voir par exemple la *Revue historique*, janvier-avril 1913, p. 124, qui stigmatise à la fois la faible pertinence scientifique de l'ouvrage de Le Bon et son orientation « réactionnaire ». Le compte rendu n'est pas signé.
45. Paul GAULTIER, « Le mouvement philosophique. L'âme révolutionnaire », dans *Revue politique et littéraire*, n° 7 décembre 1912, pp. 731 et 733.
46. Paul GAULTIER, *Le rire et la caricature*, Paris, Éditions Hachette, 1906, 248 p. L'ouvrage est préfacé par Sully-Prudhomme.
47. Paul GAULTIER, *Les maladies sociales*, Paris, Éditions Hachette, 1913, 271 p.
48. Paul GAULTIER, *La vraie éducation*, Paris, Éditions Hachette, 1910, 281 p.
49. Paul GAULTIER, *Le sens de l'Art...*, ouv. cité. L'ouvrage, nous l'avons vu, est préfacé par Boutroux.
50. Paul GAULTIER, *La pensée contemporaine. Les grands problèmes*, Paris, Éditions Hachette, 1911, 313 p.
51. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Pierre Imbart de la Tour, 25 février 1909, bibliothèque de l'Institut de France, papiers Imbart de la Tour, ms 4154.
52. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Pierre Imbart de la Tour, sans date (1909), bibliothèque de l'Institut de France, papiers Imbart de la Tour, ms 4154. Imbart fut effectivement élu.
53. Henri MOYSSET, *L'esprit public en Allemagne. Vingt ans après Bismarck*, Bibliothèque d'histoire contemporaine, Paris, Librairie Félix Alcan, 1911, 304 p.
54. Lettre autographe signée de Jean Brunhes à Paul Gaultier, 27 avril 1913, papiers Imbart de la Tour, Bibl. Inst. de France, ms 4154.
55. Précisément, *Histoire politique des origines à 1515*, qui constitue le tome 3 de l'*Histoire de la nation française*, publié le premier en 1920.
56. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Marie Raffalovich, 9 août 1914, Bibl. Inst. de France, ms 3691, f° 43.
57. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Pierre Imbart de la Tour, 8 octobre 1914, Bibl. Inst. de France, papiers Imbart de la Tour, ms 4154.
58. Voir dans *Revue politique et littéraire*, 24 avril-1<sup>er</sup> mai 1915, p. 156.
59. « À nos lecteurs », dans *Revue politique et littéraire*, 8 août-14 novembre 1914, p. 161.
60. Voir comment Paul Flat accuse les défenseurs d'Ibsen de « germaniser » le théâtre français dans un article au titre révélateur : Paul FLAT, « Quelques directions morales issues de la guerre. Le mirage de l'étranger », dans *Revue politique et littéraire*, 13-20 novembre 1915, pp. 560-563. Son hostilité à Jaurès, « l'ancien protégé de Berlin », éclate par exemple dans : Paul FLAT, « Quelques directions morales issues de la guerre. La sincérité politique », dans *Revue politique et littéraire*, 11-18 décembre 1915, pp. 621-624.
61. Paul GAULTIER, « La vie littéraire. La cruauté allemande », dans *Revue politique et littéraire*, 25 septembre-9 octobre 1915, p. 478.
62. Paul GAULTIER, *La mentalité allemande et la guerre*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1916, 119 p.
63. Paul GAULTIER, *La barbarie allemande : les faits, les origines, les causes, la théorie*, Paris, Librairie Plon-Nourrit, 1917, 292 p.

64. Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN, *Au nom de la patrie. Les Intellectuels et la Première Guerre mondiale*, Paris, Éditions La Découverte, 1996, 302 p.
65. Lettre autographe signée de Paul Gaultier à Imbart de la Tour, s.d., Bibl. Inst. de France, papiers Imbart de la Tour, ms 4154.
66. Louis BARTHOU, *Conférences de l'Union française. Qui est responsable de la guerre ?*, Paris, Union française, 1917, 39 p., avec une allocution d'Emile Boutroux ; Georges HERSENT, *Principes d'éducation moderne*, Paris, Union française, 1917, 17 p. ; Emmanuel DE MARTONNE, Jean BRUNHES et Charles DIEHL, *La Roumanie : conférences faites à l'Union française*, Paris, Union française, s.d., 283 p.
67. D'après les Archives Flammarion conservées à l'IMEC, le record de l'avant-guerre, un peu moins de 90 000 exemplaires mis en vente en 1910, est battu de peu en 1916, puis largement dépassé à trois reprises : 120 000 exemplaires en 1918, 180 000 en 1919 et 1920. Ces chiffres correspondent au tirage cumulé des titres nouveaux de l'année correspondante, augmenté du tirage des réimpressions réalisées la même année.
68. Christophe PROCHASSON, *Paris 1900...*, ouv. cité, p. 230.
69. Christophe CHARLE, *La République des universitaires 1870-1940*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, 505 p., p. 456.

---

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Benoît Marpeau, « Une ascension dans le monde des revues et de l'édition au tournant du siècle : Paul Gaultier », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 24 | 2002, mis en ligne le 05 mars 2008, Consulté le 10 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index368.html> ; DOI : 10.4000/rh19.368

#### Référence papier

Benoît Marpeau, « Une ascension dans le monde des revues et de l'édition au tournant du siècle : Paul Gaultier », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 24 | 2002, 33-51.

---

### ***À propos de l'auteur***

#### **Benoît Marpeau**

L'auteur est enseignant dans le secondaire, docteur en histoire, et chercheur au Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines de l'Université Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines.

---

### ***Droits d'auteur***

Tous droits réservés

---

### ***Résumé / Abstract***

Entre la fin des années 1890 et le premier conflit mondial, Paul Gaultier (1872-1960) a su construire une position de pouvoir dans le monde des grandes revues généralistes et dans celui de l'édition de vulgarisation scientifique. Homme de relations et d'institutions, il y parvint en tirant parti des logiques diverses du milieu intellectuel. Il sut notamment trouver des points d'appui dans un monde universitaire en plein essor comme au sein de l'Institut de France. Son parcours souligne ainsi le caractère hétérogène du champ intellectuel français du tournant du siècle.

**The rise of Paul Gaultier in the world of reviews and publishing at the turn of the century.**  
Between the late 1890s and the first world war, Paul Gaultier (1872-1960) managed to reach a

position of power in the world of famous general interest reviews as well as popular scientific publications. He was a man of contacts and institutions, and so came to that top rank by working on the intelligentsia's various trends. That way, he found support in the University's newly expanding world, as efficiently as at the Institut de France. His career thus illustrates the heterogeneous quality of the French intellectual sphere at the turn of the century.

***Licence portant sur le document*** : Tous droits réservés